

Michel Théron

Petite philosophie de l'Insolite



Chroniques

2009-2020

Sommaire

Avant-propos

Absurdité

Accomplissement

Admiration

Amoralité

Amoureux

Art (I)

Art (II)

Barbarie

Beauté

Besoin

Brisure

Bug

Cadenas

Câlin

Chasse

Cigale

Cimetière

Cloaque

Clown

Cocasserie

Coiffure

Communautarisme

Complotisme
Confession
Conformisme
Consentement
Consommation
Conversation
Copulation
Cruauté
Cupidité
Délégation
Démission
Déshérence
Disproportion
Divertissement
Duplicité
Écologisme
Enchère
Éternité
Excès
Fiction
Fidélité (I)
Fidélité (II)
Finalité
Folie
Formalisme
Gadget
Gain
Gare
Gazouillis

Glottophobie
Harcèlement
Hébétude
Hostie
Hypnose
Image
Imposture
Impudeur
Inconscience
Inculture
Infantilisation (I)
Infantilisation (II)
Infantilisme
Inhumation
Insulte
Intelligence
Intimité
Jeunesse
Jupe
Lecture
Lézard
Liberté
Limite
Lunettes
Mendicité
Mini-Miss
Narcissisme (I)
Narcissisme (II)
Néant

Nomophobie
Notoriété (I)
Notoriété (II)
Nourriture
Obligation
Obscénité
Obsolescence
OEuvre
Omniscience
Orgasme
Paternité
Perfection
Performance
Peur
Pied
Potager
Poupée
Prétention
Prévision
Prosélytisme
Psychose
Pudibonderie (I)
Pudibonderie (II)
Rapidité
Récupération
Relativisme
Relativité
Richesse
Rire

Romantisme
Serpent
Singe
Smombie
Solitude
Songe
Souillure
Superstition
Stupidité (I)
Stupidité (II)
Surnaturel
Synchronicité (I)
Synchronicité (II)
Temple
Tigre
Totalitarisme
Tourisme
Traduction
Transparence
Tricherie
Valeur
Vampirisme
Violence
Virilité
Voyeurisme
Zèle

Avant-propos

« Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, que n'en rêve votre philosophie. »
Shakespeare, *Hamlet*

Les textes qu'on va lire sont, à l'exception de deux textes illustrés de photographies, une sélection d'articles parus dans le journal *Golias Hebdo*, entre janvier 2009 et décembre 2020. Revus, corrigés, et dans bien des cas augmentés, ils sont rangés par ordre alphabétique, mais on peut les lire dans l'ordre qu'on veut.

Ils concernent des sujets d'actualité que j'ai trouvés étranges, bizarres, insolites, mais qui se prêtent toujours à un commentaire philosophique.

En fait, l'Insolite fait mieux comprendre les sujets « sérieux » eux-mêmes, comme une loupe permet de mieux voir les détails d'une chose, ou comme une caricature, par le grossissement des traits, est plus parlante qu'une photographie. Ce n'est donc pas parce qu'une chose est insolite qu'elle est accessoire, ou d'importance minime. C'est le plus souvent le contraire qui est vrai.

Si ces petits textes peuvent satisfaire la curiosité personnelle du lecteur, ils peuvent aussi servir de points de départ concrets pour alimenter des débats thématiques menés en commun (cours scolaires, cafés-philo, réunions de réflexion, etc.).

En outre, les articles étant datés et sourcés, ils peuvent donner naissance à des fictions, et inspirer les candidats nouvellistes ou romanciers.

Les renvois à d'autres entrées de l'ouvrage sont signalés en **gras** et entre crochets : **[]**.

Absurdité

Un employé d'une grande distribution risque d'être licencié pour avoir pris six melons et deux salades qu'il a récupérés dans une poubelle du supermarché où il travaillait.

Il vient d'être convoqué pour un entretien de licenciement. La direction prétend qu'il aurait dû faire une demande officielle pouvant autoriser ce qu'il a fait. Faute de quoi cet acte est considéré comme un vol.

Nous voici donc en pleine absurdité. Mieux vaut laisser les légumes pourrir que d'en faire profiter quelqu'un. C'est à la fois comique et tragique. On pense à du Courteline, et à du Kafka. Mais l'enjeu, qui est le chômage possible de cet homme, fait assurément se figer le sourire sur nos lèvres.

Je vois là aussi un signe de la brutalité extrême de notre monde. Ce que la littérature a déjà évoqué, par exemple avec le cas de Jean Valjean envoyé au bagne pour le vol d'un pain, dans *Les Misérables* de Victor Hugo, se réalise effectivement. Et à côté de cela, combien s'emplissent les poches « légalement », sans être inquiétés le moins du monde !

On se demande, comme le disait déjà Montaigne en faisant parler ses Cannibales, pourquoi dans notre Occident qui se prétend encore chrétien en affirmant la fraternité nécessaire entre tous les hommes, les pauvres ne prennent pas les riches à la gorge, et ne mettent pas le feu à leurs maisons !

Ce qui est intéressant aussi est l'argument évoqué : tout doit se faire légalement, en respectant les formes prévues, ici le dépôt d'une demande d'autorisation pour prélever

quelques miettes d'un surplus condamné de toute façon à la destruction.

Le légalisme administratif peut être la pire des choses. On sait bien pourtant que la lettre tue, et que l'esprit vivifie. Et l'adage latin aussi le dit à sa façon : *summum jus, summa injuria* (plus grand est le droit, plus grande est l'injustice).

Et n'oublions pas non plus que le légal n'est pas toujours le légitime. On le sait depuis l'affrontement entre Antigone et Créon dans la pièce de Sophocle. Pour respecter légalisme et formes, on a même ranimé des condamnés à mort avant de les mener au supplice ! Voyez le film de Kubrick *Les Sentiers de la gloire*, où on soigne un soldat blessé, accusé de trahison, avant de le fusiller : il faut qu'il soit debout en cette occasion.

On a même été aux États-Unis jusqu'à refuser une cigarette à un condamné à mort juste avant son exécution, au motif que le tabac est mauvais pour la santé ! On voit que l'hygiénisme peut mener à la pire barbarie. **[v. Cruauté]**

Notre exemple de départ est dans son ordre aussi abject, et on se demande qui peut bien oser encore se prêter à cette sinistre comédie.

21 juillet 2011

Accomplissement

Il est le deuil du projet qui l'a précédé, et donc peut provoquer une grande mélancolie, voire une dépression.

Je pense à ce qui est arrivé à Neil Amstrong, le premier homme à avoir marché sur la Lune. Il s'est retiré de la vie publique dans son Ohio natal. Il ne donne aucune entrevue. On prétend qu'il ne s'est jamais remis de son « pas de géant » accompli au nom de l'humanité, et que, depuis qu'il est revenu de la Lune, il n'est plus tout à fait le même. Il souffre, dit-on, d'une maladie curieuse : le « syndrome de l'accomplissement total ». Ayant concrétisé le plus suprême de ses rêves, il aurait perdu le goût de tout. Il connaîtrait ce que les moines médiévaux appelaient l'*acédie*, le désintérêt pour toutes choses. (Source Internet : Nox oculis - La cartographie lunaire et l'exploration spatiale).

Rien de curieux pourtant là-dedans, et l'insolite n'est qu'apparent. « *Toute œuvre, disait en effet Walter Benjamin, est le masque mortuaire de son intention.* » C'est sans doute pourquoi, dans la Bible juive, Dieu dit « *bon* » ce qu'il a fait au *Jour Un* ou *Jour de l'Unité* (en hébreu : *Yom Erad, Jour Un* - il ne s'agit pas comme on le traduit souvent du « premier » jour). Mais il ne répète pas au deuxième jour son auto-félicitation (Genèse 1/6-8). Celle-ci ne reprend qu'au troisième jour.

Tout se passe comme s'il y avait un principe de malédiction, une sorte de moins-être, dans tout accomplissement, qui est la rupture de l'infini des possibles présent au départ, l'éclatement catastrophique d'une unité première, comme les gnostiques l'ont toujours souligné.

On peut en effet menacer quelqu'un de l'accomplissement de ce qu'il souhaite le plus ardemment. Car s'il l'obtient, il

n'aura plus rien à désirer, ce qui est sans doute le pire des états. Les dieux nous punissent en nous exauçant. Changeons donc nos cartes de vœux : « *Je vous souhaite de ne pas obtenir cette année tout ce que vous désirez !* » Je ne sais quelle tête ferait le destinataire, mais cela vaut le coup toujours d'essayer.

Le désir fleurit, la possession flétrit toute chose. La vraie fête, c'est la veille de la fête. Le vrai dimanche, c'est le samedi soir. Les vraies vacances, c'est le jour où on les prend.

Loin des yeux, près du cœur. « Comme vous étiez jolie, hier soir au téléphone ! » : beau mot de Sacha Guitry. Le meilleur moment en amour, c'est quand on monte l'escalier. Il est meilleur dans les rêves que dans les draps. L'homme descend du Songe : il meurt de le réaliser...

Sachons méditer tout cela, ne nous laissons pas prendre à ceux qui nous disent que tout accomplissement est positif, comme ceux qui ne voient pas dans le texte de la Genèse l'importante faille que j'ai signalée. Écoutons plutôt ici ce que dit l'Apôtre : « *L'espérance qu'on voit n'est plus espérance : ce qu'on voit, peut-on l'espérer encore ?* » (Romains 8/24)

17 novembre 2011

Admiration

Le convoyeur de fonds suspecté du vol de plus de dix millions d'euros récemment commis à Lyon est devenu un objet d'admiration sur Internet, où l'on salue l'audace de ce vol opéré sans effusion de sang.

On parle de génie, on cite Robin des Bois, Arsène Lupin, bref : chapeau bas généralisé. Un site a même mis en vente des T shirts à son effigie, qui se vendent une vingtaine d'euros sur la Toile.

La qualité d'un homme se mesure à ce qu'il admire. Sera-ce un écrivain exigeant, et pas forcément médiatisé ? Un artiste authentique, même non encore reconnu ? Un grand savant, ou un grand médecin ? Voire même un grand aventurier ou l'auteur d'un grand exploit sportif, mû par autre chose que l'intérêt, par le désir de se dépasser par exemple ? Non. Ici : c'est un simple voleur astucieux.

Pourquoi ne pas admirer alors un politicien véreux qui a eu l'habileté de ne pas se faire prendre ? Un homme d'affaires malhonnête ? Un dealer à grosse voiture, etc. ? L'essentiel est qu'au bout soit ce qui apparaît comme la seule Transcendance reçue aujourd'hui : l'argent.

Je sais bien que de tout temps on a admiré le voleur contre le gendarme, que le premier bénéficiait d'une aura particulière, et le second était affublé de ridicule. Mais jusqu'ici cela restait abstrait, on ne songeait pas vraiment dans la réalité à s'identifier, à se projeter avec empathie sur le malfaiteur. Cela restait un jeu.

Ce n'est plus le cas maintenant. Tel internaute demande au convoyeur de lui faire « *une place dans son fourgon* ». Tel autre, « *s'il veut être son ami* ». « *C'est du propre !* » était

naguère une antiphrase. Ce devient un éloge dans le cas de ce détournement, effectué sans agression. **[v. Cloaque]**

Topaze naguère écrivait sur son tableau noir : « *Bien mal acquis ne profite jamais.* » Ainsi les instituteurs enseignaient-ils la morale à leurs élèves. Mais comment sanctuariser maintenant l'école, et prêcher le désintéressement à des élèves qui voient constamment à la télé des programmes comme *Le juste prix*, ou *Combien ça coûte*, ou qui sont quotidiennement abreuvés par la publicité ? L'intelligence est comme l'indique son étymologie latine (*inter-legere*) la capacité recueillir et de lire ou de percevoir des liens entre les choses. Ici, il faut en faire un entre l'ambiance dans laquelle on vit et le type d'admiration qu'on peut manifester.

De toute façon le buzz fait autour de notre convoyeur s'est éteint aussi vite qu'il est apparu. Autant en emporte le vent ! *Sic transit gloria mundi !*

Épilogue

*Il ne fait plus rêver depuis qu'il s'est rendu,
Il n'est plus le héros promettant le pactole,
On l'insulte aujourd'hui parce qu'il a déçu :
La Roche Tarpéienne est près du Capitole.*

19 novembre 2009

Amoralité

Il faut bien la distinguer de l'immoralité, qui suppose que soient connues normes et valeurs pour être transgressées. L'amoralité, elle, en est une parfaite ignorance.

Je suppose que s'est trouvé dans ce cas ce couple chinois qui a vendu sur Internet sa fillette pour s'acheter un iPhone, de coûteuses chaus-sures de sport ainsi que d'autres articles (Source : A.F.P., 18/10/2013).

De ce point de vue, les œuvres d'art, dont au premier chef le cinéma, préfigurent très souvent ce qui se passe et se vérifie après leur parution. Elles sont à la fois miroir de la vie contemporaine, et prémonitoires de ce qui peut arriver.

Ainsi la vente d'un enfant faisait le sujet du film des frères Dardenne, *L'Enfant* (2005) : le jeune père n'y avait pas l'air très affecté, et de comprendre même la réalité de ce qu'il faisait en vendant son enfant. À sa compagne il allait jusqu'à dire qu'elle pourrait en avoir un autre !

À propos de cette inconscience, je pense aussi à *L'Appât*, de Bertrand Tavernier (1995), où la jeune fille à la fin, après l'affreux assassinat dont elle a été complice, demande aux policiers si elle pourra être rentrée chez elle pour Noël !

Ou enfin à *Benny's Video*, de Michaël Haneke (1993), où le jeune homme, rendu parfaitement insensible par l'omniprésence des écrans devant lesquels il passe son temps, en vient, à force de confondre le virtuel et le réel, à commettre un meurtre, et à la fin à dénoncer à la police ses parents qui pour lui venir en aide ont voulu dissimuler son forfait. Tant est grand le risque de déréalisation qu'il y a dans le monde omniprésent des images ! **[v. Voyeurisme]**

Le vertige nous prend, et une sorte de sidération, à voir ces sortes d'œuvres, et surtout à constater ensuite que la réalité peut parfaitement les vérifier. On peut faire effectivement argent de tout, d'une vie humaine ou d'une propriété intime. **[v. Enchère]**

Je ne sais si c'est l'ambiance générale qui y pousse, ou l'absence absolue dans certains cas d'éducation, de transmission de valeurs pourtant élémentaires. En tout cas il y a dans de tels cas une totale régression à l'état de nature, qui, elle, est parfaitement amoral, ignorant toutes normes et valeurs. **[v. Inconscience]**

Raison de plus pour bien écouter les artistes qui tels des médiums captent l'air du temps et la direction catastrophique où peut s'engager une société. Ce ne sont pas des amuseurs, et il faut les prendre au sérieux.

28 novembre 2013

Amoureux

D'après une étude américaine récemment publiée et dont je viens de prendre connaissance, s'il arrive qu'on ait mal quelque part dans son corps, le meilleur remède est de tomber amoureux. Cela secrèterait dans l'organisme de bénéfiques « *substances psycho-actives* », qui comme leur nom l'indique seraient susceptibles de nous redonner du tonus, de l'élan et de l'allant.

Je ne sais quel humoriste a dit que passé un certain âge, que je ne préciserai pas par précaution, si on n'a mal nulle part lorsqu'on se réveille, c'est qu'on est mort. Eh bien, voici maintenant le remède : tomber amoureux.

Certes il y a là une solution pour lutter contre la dépression du désenchantement, l'acédie ou le « À quoi bon ? » où nous mène inexorablement le poids des ans. Comme dit l'Évangile, « *Si le sel perd sa saveur, comment le lui redonnera-ton ?* » (Matthieu 5/13 ; Marc 9/50 ; Luc 14/34) Évidemment les rédacteurs de ces textes n'avaient pas pensé, comme palliatif, à la voie sus-évoquée. Mais nous vivons une époque moderne, et nous serions bien sots d'en éluder les progrès.

Les Anciens disaient que l'amour dans la vieillesse est une chose honteuse : *Turpe senilis amor*. Démentons-les donc, et ouvrons à nouveau notre cœur, laissons-le battre selon tous ces merveilleux horizons que nous ouvre, quand nous sommes amoureux, notre imagination. Y trouverons-nous des ennuis ? Qu'à cela ne tienne ! Les ennuis chassent l'ennui. Ceux de l'amour ont ceci de bon qu'ils n'ennuient jamais. De toute façon, il vaut mieux se perdre dans sa passion que de perdre sa passion.

Ne risquons-nous pas, si nous aimons, de ne pas être payés de retour ? Tant pis. Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ! À nous donc les voyages organisés, les clubs de rencontre, les liaisons sur Internet, les cours de danse où s'épanouira à nouveau notre vie au contact d'un nouveau partenaire ! N'hésitons pas. Écoutons les médecins, ces gourous modernes. Sans aucun doute notre corps s'en trouvera mieux, si nous passons des rhumatismes au romantisme.

5 mai 2011

Art (I)

On admettait naguère que son but était la recherche de la Beauté, et que ses temples étaient précisément les musées des « Beaux-Arts ».

Mais aujourd'hui tout cela a bien changé. Certains « artistes » revendiquent hautement la laideur et la médiocrité de leurs créations. Ils assument par exemple totalement l'idée d'une mauvaise peinture (*bad painting*). Voyez la pratique de Jean-Michel Basquiat : l'« œuvre » est volontairement bâclée et négligée, elle mêle collages, graffitis, couleurs vives, traits grossiers, publicités, etc.

Mieux, l'artiste belge Jacques Lizène revendique lui-même un « *art nul* » et des créations lamentables et sans intérêt. On peut consulter (preuve qu'il rencontre de l'écho) sa notice sur Wikipédia.

Sur le même site on pourra voir la longue rubrique consacrée au *Museum of bad art (MOBA)*, ouvert récemment dans le Massachussetts. Ce musée s'est fixé pour but de collecter et d'exposer des œuvres « *trop mauvaises pour être ignorées* ». Ses fondateurs disent que la collection est un hommage à la sincérité des artistes qui ont persévéré, malgré la catastrophe du résultat : « *Nous sommes là pour célébrer le droit de l'artiste à l'échec glorieux* ».

De fait, la sélection est sévère, et neuf tableaux sur dix sont refusés, car ils ne sont pas assez laids. Le but est de désinhiber les candidats-artistes, en leur montrant ce qu'il y a de pire, pour les délivrer de la peur qu'ils pourraient avoir à s'exprimer eux-mêmes – quitte évidemment à ce qu'ils fassent la même chose que ce qu'ils voient...

Le point de départ de la collection a été une toile déchirée découverte dans une poubelle de Boston, par quelqu'un qui

à l'origine voulait en récupérer seulement le cadre. La déchirure même en a fait la valeur. Autrement dit, tout peut toucher, et l'intérêt qu'on porte à quelque chose n'a aucun rapport avec sa qualité.

Lorsque Bourdieu dans *La Distinction* affirmait la relativité des jugements esthétiques, avait-il prévu le résultat de son entreprise de déconstruction ? Arroseur arrosé, ou pompier pyromane, est-on fondé ensuite à critiquer le nihilisme, à quoi aboutit nécessairement la mise en avant de l'échec ?

[v. Art (II), Conformisme, Imposture, Néant, Notoriété (II), Œuvre, Performance]

25 janvier 2018

Art (II)

Où se demande où va s'arrêter le nihilisme où s'engloutit chaque jour davantage le monde de l'art contemporain.

Lors d'une vente aux enchères chez Sotheby's à Londres, une toile de l'artiste Banksy, star du street art, *La Fille au ballon rouge*, qui venait d'être adjugée au prix record d'1,2 million d'euros, a été déchiquetée en lamelles par une broyeuse dissimulée dans son cadre, télécommandée par l'artiste lui-même.

Stupéfait, le public a mitraillé le dispositif, pour immortaliser le moment avant la destruction complète. Pour Nicolas Laugero Lasserre, spécialiste du street-art, Banksy « *va devenir par ce coup de génie l'artiste le plus coté au monde.* » (Source : Francetvinfo.fr, 06/10/2018)

Sans doute le geste iconoclaste de l'artiste avait-il pour but de montrer la totale déconnection du marché de l'art où les prix atteignent des valeurs stratosphériques, avec la réalité des objets eux-mêmes proposés à la vente, soumis à la pure loi de la marchandisation et de la spéculation. Le même tableau vendu avec un nom connu verra son prix s'envoler, et au contraire s'il est proposé par un inconnu il n'intéressera personne. On n'achète pas une œuvre, mais du vent médiatisé.

Le paradoxe est que cette entreprise faite pour dessiller les yeux des acheteurs est récupérée par le système lui-même, et qu'elle donne une plus-value à celui qui en est l'auteur. Plus l'artiste déconstruit le système, plus sa cote monte.

L'œuvre elle-même disparaît en tant que telle, et ce qui compte est le buzz qui se fait autour d'elle : non sa valeur

esthétique ou d'« usage », mais sa valeur de représentation, toute arbitraire (sa cote financière, décorrélée de tout substrat réel). Ainsi, après avoir fait l'acquisition d'une sérigraphie du même Banksy, la start up Injectice Protocol a procédé à sa destruction en mars 2021. La combustion, filmée, horodatée, valorisée, a ensuite été vendue sous la forme d'un fichier numérique, quatre fois plus cher que l'original. (Source : Télérâma, 0906/2021, p.30) **[v. Valeur]**

Les galeries suivent le mouvement, et il est très facile, comme on dit, de les épater...

... Comment expliquer cet aveuglement ? Je pense aux nobles qui assistaient aux pièces de Beaumarchais, et qui applaudissaient aux critiques mêmes dont ils y faisaient l'objet. Ne les comprenaient-ils pas ? Ou bien succombaient-ils à un vertige masochiste ? Ou les deux ?

Quoi qu'il en soit, ce système fou où toute notion de réalité est perdue subsiste, comme le disait Baudrillard de la société de consommation, « *avec une fixité obscène* ». Quelques tout petits pourcents de la population possèdent la majorité des richesses de la planète, dont ils n'ont que faire que de s'en amuser. Nous vivons une apocalypse joyeuse, et l'orchestre du *Titanic* continue de jouer en plein naufrage...

[v. Art (I), Conformisme, Imposture, Néant, Notoriété (II), Performance, Récupération]

18 octobre 2018

Barbarie

La presse s'est fait récemment l'écho d'expositions de véritables cadavres, plastifiés par les soins d'un anatomiste allemand, dans un but présenté comme pédagogique. Maintenant interdit en France, ce genre de manifestation a lieu encore à Berlin, où l'on montre même des cadavres en train de copuler !

La mort est une langue étrangère, en ce sens qu'on ne sait rien d'elle, ni s'il y a quelque chose après, ni s'il n'y a rien. Ce qui nous est montré ici par conséquent, la réalité purement matérielle de ce qui reste quand la vie a disparu, ne l'épuise pas. Ne serons-nous vraiment que cela, quand nous passerons sur l'autre rive, dont personne n'est jamais revenu pour nous dire ce qu'on y trouve ?

La sagesse serait ici d'accepter l'ignorance. La mort n'est pas que ce que nous en voyons. Et quand elle nous atteint, nous ne nous réduisons pas à elle. Il y a barbarie à la ramener au cadavre, au seul trépas, à quoi de telles expositions nous exposent.

De toute façon ce voyeurisme malsain est pris dans le grand circuit mercantile, où on fait argent de tout. On soupçonne que tels cadavres exposés sont ceux de condamnés à mort en Chine. Pourquoi alors ne pas en revenir aux exécutions publiques, et même payantes ?

Il se peut aussi que donner son corps à exposer ainsi soit pour certains une ressource financière, ou une façon d'éviter les frais des funérailles, ou une manière tout à fait irrationnelle de survivre et d'éviter la pourriture dans la terre, ou l'évaporation en fumée de l'incinération.

Obscène, cette spectacularisation est aussi morbide. Car respecter les morts, ce n'est pas les avoir constamment

sous les yeux, c'est se séparer d'eux, ne plus vivre à leur contact, les « tuer » comme on dit en Afrique, c'est-à-dire les transformer en ancêtres, qu'on ne voit plus mais auxquels on pense. La vie est à ce prix.

On leur affecte un jour dans l'année, le lendemain de la Toussaint chez nous, et ensuite on revient à la vie. Sinon on est un mort-vivant, un vampire : celui que la mort possède encore, et empêche de vivre. Pareille obsession possède le héros du film de Truffaut *La Chambre verte*, ainsi que celui de *Dracula*, de F-F. Coppola.

Ce n'est pas pour rien que l'Église, qui condamne le divorce, admet le remariage des veufs ou des veuves : une fois le deuil fait, ils peuvent se réinsérer dans le grand circuit de la vie, s'arracher à l'obsession de l'être perdu, si cher leur ait-il été.

Il y a danger à avoir une vision trop proche et constante de la mort. Il y a des tâches plus urgentes. S'il faut donc laisser les morts enterrer les morts (Matthieu 8/22 ; Luc 9/60), laissons les morts-vivants maintenant plastifier les cadavres...

[v. Cimetière]

14 mai 2009

Beauté

Elle est une lettre de recommandation que nous portons sur notre figure, ou un sauf-conduit pour notre personne tout entière : et c'est aussi, comme la grâce toute-puissante pour les chrétiens, une injustice dont on bénéficie. Par là elle peut tout excuser ou absoudre.

C'est à quoi j'ai pensé en lisant un fait divers paru sur la Toile, « *La cambrioleuse la plus sexy du monde* » (6Medias, 22/09/2014)

Il s'agit d'une canadienne de 21 ans, qui s'adonne au cambriolage de maisons inoccupées. Interpellée en août, elle est suspectée de plus de 40 vols par effraction et de possession d'armes à feu, 108 chefs d'accusation en tout. Elle comparaitra le 17 novembre face à la justice.

L'important dans cette histoire est qu'elle est jeune et jolie, et a publié sur Facebook des photos attestant de sa plastique avantageuse, ce qui a semé des émois sans nombre parmi les internautes masculins. À certains, elle a même donné envie qu'elle vienne cambrioler leur domicile : ils lui ont donné leur adresse pour cela. Un familier de Twitter a aussi succombé à ses charmes : « *Elle peut voler mon cœur n'importe quand.* » Et le tabloïd britannique *Mirror* a écrit qu'elle était « *aussi chaude que les marchandises qu'elle est accusée d'avoir volées.* »

Je ne sais si les juges vont être sensibles dans leur décision au physique de la délinquante. Mais cela m'a fait penser aussi à l'histoire de Phryné, hétaïre (courtisane) très belle, qui dans la Grèce antique fut accusée d'impiété. Elle fut défendue par l'orateur Hypéride, l'un de ses amants. Selon Athénée, celui-ci, sentant la cause perdue, aurait déchiré la tunique de Phryné, dévoilant aux Héliastes (les

Juges) sa poitrine et emportant ainsi la faveur du jury : Phryné fut acquittée et portée en triomphe au temple d'Aphrodite tandis que le rhéteur adverse fut chassé de l'Aréopage.

Cette Phryné a notamment inspiré une toile à Jean-Léon Gérôme (*Phryné devant l'Aréopage*, 1861), et là c'est la nudité entière de Phryné qui émoustille les juges et renverse leur décision. Vous pouvez voir sur Internet la reproduction de ce tableau, mais le plus connu des réseaux sociaux risque de le censurer...

... Je ne tire de ces faits aucun jugement moralisateur. Je me contente de constater que rien n'est nouveau sous le soleil, comme le dit l'Ecclésiaste, ou bien que toutes choses sont toujours les mêmes, comme dit Lucrèce (*eadem omnia semper*). Ainsi vont les hommes, et au désir de justice s'opposera toujours la fascination pour la beauté !

9 octobre 2014

Besoin

En principe, chacun sait ce dont il a besoin. Mais apparemment nos publicitaires le savent mieux que nous, eux dont c'est la charge d'en créer de nouveaux, pour provoquer un acte d'achat.

Ainsi je viens de lire dans la presse informatique qu'Apple travaille à créer une montre révolutionnaire, qui ne se contenterait pas de donner l'heure, mais qui, remplaçant le mobile, permettrait d'accéder d'un regard à tous nos rendez-vous, d'identifier la personne qui nous appelle, de lire nos messages, etc. Cette hypertrophie de la fonctionnalité mène souvent à des sommets surréalistes. **[v. Gadget]**

Voici comment s'exprime le responsable du projet : « *Apple a cette capacité de créer des besoins. Lancer une montre, c'est aussi nous dire : 'Si vous ne portez pas ça, vous êtes ringard'.* »

Cela me fait penser à la fameuse montre *Rolex*, naguère vantée par un publicitaire comme indispensable avant cinquante ans, sous peine de ne pas réussir sa vie.

Mais on peut songer aussi au mot de Socrate, arpétant les rues d'un marché d'Athènes : « *Que de choses dont je n'ai pas besoin !* »

On sait que les philosophes épicuriens divisaient les plaisirs en trois catégories : les naturels et nécessaires (boire, manger, etc.) ; les non nécessaires mais tout de même naturels (se reposer à l'ombre, se promener entre amis, etc.) ; et ceux qui ne sont ni les uns ni les autres : par exemple vouloir épater son voisin par le dernier objet à la mode. Tel est en effet le sort de beaucoup de nos

contemporains, pris dans la frénésie de la consommation : travailler durement pour acheter des choses dont on n'a pas besoin, pour éblouir des gens qu'on ne connaît pas ou qu'on méprise, et dont la considération, très souvent supposée, n'est pas garantie. C'est ainsi que, selon le mot connu, on perd sa vie à la gagner.

Les vraies valeurs, les « *vraies richesses* » selon le mot de Giono, sont ignorées : les remplacent des valeurs dégradées et inauthentiques, les valeurs de représentation.

Et comme la mode change toujours, survient une convoitise sans fin, un éréthisme que les Anciens avaient figuré dans leurs supplices infernaux : la soif inextinguible de Tantale, le tonneau sans fond des Danaïdes, le foie dévoré de Prométhée, le rocher toujours retombant de Sisyphe. C'est ainsi que Lucrèce interprétait les châtiments subis par les réprouvés dans les Enfers : ils n'étaient pour lui que des allégories morales, des figures de ce qui en fait se passe dans nos vies mêmes.

En réalité, au fond de soi, suivre ce mouvement c'est être mort : être dans le vent, c'est le lot de la feuille morte. L'ensemble n'est insolite que pour le sage. Il repose sur l'omnipotent crédit fait aux publicitaires, qui nous font croire que là est le bonheur. Ils doivent bien en rire eux-mêmes, car grâce à cela ils s'emplissent les poches.

26 septembre 2013

Brisure

Elle est ordinairement vue de façon négative. Qu'un objet cher, ou encore notre cœur, vienne à se briser, et nous voici bien malheureux.

Cependant qui nous dit que nous avons raisons de nous affliger ainsi ? Nous pouvons essayer la réparation, et ce qui s'est brisé, même resté à l'état de cicatrice, nous sera plus cher encore.

Je pense à l'usage japonais du *kintsugi* : c'est une méthode de réfection des poteries brisées, les traces de la réparation étant volontairement laissées bien visibles, et donnant ainsi à l'objet une plus-value. On prend en compte son passé, son histoire et les accidents éventuels qu'il a pu connaître. Sa brisure ne signifie plus sa fin ou sa mise au rebut, mais un renouveau, le début d'un autre cycle et une continuité dans son utilisation. C'est pourquoi on ne cache pas les réparations, mais au contraire on les met en avant.

Cela nous surprend sans doute, habitués que nous sommes, dans une civilisation de l'éphémère et du jetable, à ne plus rien réparer, mais à tout remplacer. Pourtant nous devrions méditer sur l'exemple japonais. Les conséquences philosophiques et esthétiques sont considérables.

D'abord elles évitent l'amnésie et l'absorption dans l'instant qui nous caractérisent, en préservant la mémoire des choses. Chargées d'histoire et de coutures, elles nous touchent plus que flambant neuves. Qui ne voit que ce qui fait leur prix même est d'être fragiles et toujours menacées ?

D'autre part, la réussite en art est bel et bien toujours dans une brisure : celle d'un code, comme un bug dans un programme. Ce qui est attendu touche moins que ce qui